

FERNANDO ARAMBURU

# Patria

roman traduit de l'espagnol  
par Claude Bleton

*ACTES SUD*



## TALONS SUR LE PARQUET

Et voilà, la pauvre fille s'écrase une fois de plus! Comme les vagues sur les rochers. Un peu d'écume et adieu. Elle devrait voir qu'il ne prend même pas la peine de lui ouvrir la portière! Soumise, et c'est rien de le dire!

Et ces talons, et ce rouge à lèvres? Quand on a quarante-cinq ans, quelle idée! Avec ton style, ma fille, ta position et tes diplômes, qu'est-ce qui te pousse à te comporter comme une adolescente? Si l'*aita*<sup>1</sup> sortait de sa tombe...

Au moment de monter dans la voiture, Nerea se tourna vers la fenêtre : elle devinait que sa mère l'épiait derrière son rideau, comme à son habitude. C'est vrai, elle ne pouvait pas la voir, mais Bittori avait de la peine, sourcils froncés elle parlait toute seule et murmurait et voilà la pauvre fille qui s'écrase, trophée de ce vaniteux que l'idée de rendre quelqu'un heureux n'a jamais effleuré. Ne comprend-il pas qu'une femme doit être bien désespérée pour chercher encore à séduire son mari au bout de douze années de mariage? Au fond, c'est mieux qu'ils n'aient pas eu de descendance.

Nerea agita sobrement la main en signe d'adieu avant de monter dans le taxi. Sa mère, au troisième étage, cachée derrière son rideau, détourna le regard. On voyait une large frange de mer par-dessus les toits, le phare de l'île Santa Clara, de légers nuages au loin. La femme de la météo avait annoncé du soleil. Et elle, aïe comme je me fais vieille, regarda de nouveau la rue où le taxi avait déjà disparu.

1. Les termes en *euskera*, la langue basque, sont rassemblés dans le glossaire, p. 611. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Puis elle chercha, au-delà des toits, au-delà de l'île et de la ligne épurée de l'horizon, au-delà des nuages lointains et encore plus au-delà, dans le passé à jamais perdu, les scènes du mariage de sa fille. Elle la revit dans la cathédrale del Buen Pastor, tout de blanc vêtue, avec son bouquet de fleurs et son bonheur excessif, et en la regardant à la sortie, si mince, si souriante, si jolie, elle avait eu un mauvais pressentiment. Le soir, en rentrant seule chez elle, elle fut à deux doigts de s'asseoir devant la photo du Txato et de lui avouer ses craintes ; mais elle avait mal à la tête et par ailleurs le Txato, côté famille, surtout quand il s'agissait de sa fille, avait coutume de virer sentimental. Cet homme avait la larme facile : même si les photos ne pleurent pas, vous voyez ce que je veux dire.

Les talons, c'était pour éveiller l'appétit de Quique, pas vraiment celui que l'on assouvit à table. *Toc, toc, toc*, elle les avait entendus un peu plus tôt résonner sur le parquet. J'espère qu'elle ne va pas me le trouver. Pour la paix du foyer, elle ne lui en fit pas le reproche. Ils ne restaient pas longtemps. Ils passaient juste dire au revoir. Et lui, à neuf heures du matin, il avait déjà une haleine chargée de whisky ou d'une de ces boissons dont il fait commerce.

— *Ama*, tu es sûre de te débrouiller toute seule ?

— Pourquoi ne prenez-vous pas le car pour aller à l'aéroport ? D'ici à Bilbao, le taxi va vous coûter une fortune.

Lui :

— Ne t'occupe pas de ça.

Les valises, l'inconfort, la lenteur, expliqua-t-il.

— D'accord, mais vous avez le temps, non ?

— *Ama*, n'insiste pas. On prend un taxi, c'est décidé. C'est le plus pratique.

Quique s'impatientait.

— C'est la seule solution pratique.

Il ajouta qu'il allait fumer une cigarette devant l'immeuble, pendant que vous bavardez. Il sent fort le parfum, cet homme. Mais sa bouche pue l'alcool et il est à peine neuf heures du matin. Il prit congé en se regardant dans la glace de l'entrée. Prétentieux. Et ensuite, autoritaire, cordial – mais cassant ? –, il lança à Nerea :

— Ne traîne pas.

Cinq minutes, promet-elle. Qui devinrent quinze. Enfin seule, à sa mère : ce voyage à Londres comptait beaucoup pour elle.

— J'ai du mal à imaginer que tu puisses te mêler aux conversations de ton mari avec les clients. Ou alors, sans rien me dire, tu travailles maintenant dans son entreprise ?

— À Londres, je vais faire une sérieuse tentative pour sauver notre couple.

— Encore ?

— La dernière.

— Et cette fois, quelle va être ta tactique ? Tu vas le suivre à la trace pour l'empêcher de te cocufier avec le premier jupon qui passera à sa portée ?

— *Ama*, je t'en prie ! Ne me complique pas les choses.

— Tu es très jolie. Tu as changé de coiffeur ?

— Non, c'est toujours le même.

Nerea baissa soudain la voix. Aux premiers chuchotements, sa mère se tourna vers la porte de l'appartement, comme si elle craignait qu'un étranger ne les espionne. Mais non, simplement ils avaient renoncé à l'idée d'adopter un bébé. À force d'en parler – pourquoi pas un Chinois, un Russe ou un basané, un garçon ou une fille ? –, Nerea était pleine d'espoir, hélas Quique avait fait marche arrière. Il veut un fils à lui, chair de sa chair. Bittori :

— Voilà qu'il parle comme dans la Bible, maintenant ?

— Il se croit moderne, mais il est plus traditionnel que le riz au lait.

Nerea s'était renseignée de son côté sur les démarches pour une adoption, et en effet ils remplissaient toutes les conditions. L'argent n'était pas un obstacle. Elle était prête à aller au bout du monde et à être enfin mère, même si elle n'avait pas donné le jour au bébé. Mais Quique avait coupé court. Non et non.

— Pas très sensible, ce garçon, on dirait ?

— Il veut un petit mâle à lui, qui lui ressemble, qui joue un jour à la Real Sociedad. Ça l'obsède, *ama*. Et il va l'avoir. Ah là là ! Quand il a quelque chose en tête ! Mais je ne sais pas avec qui. Avec une fille qui veuille bien. Ne me pose pas de questions. Je n'en ai aucune idée. Il louera un ventre et paiera ce qu'il faut. Si cela ne tenait qu'à moi, je l'aiderais à trouver une femme saine qui satisfasse son désir.

— Tu es dingue.

— Je ne le lui ai pas encore dit. Je suppose que dans les prochains jours, à Londres, il trouvera l'occasion. J'ai bien réfléchi. Je n'ai absolument pas le droit d'exiger de lui qu'il soit malheureux.

Fricassée de museaux à la porte. Bittori : mais oui, elle saurait bien se débrouiller toute seule, et bon voyage. Nerea, sur le palier, en attendant l'ascenseur, dit quelques mots sur la malchance, mais surtout, ne pas renoncer à la joie. Et elle suggéra à sa mère de changer de paillason.

## REDOUX D'OCTOBRE

Avant la tragédie du Txato, elle croyait, mais plus maintenant. Et pourtant, elle était dévote dans sa jeunesse. Elle avait même failli prendre le voile. Elle et cette amie du village qu'il vaut mieux ne pas se rappeler. Toutes deux renoncèrent à leur projet au dernier moment, alors qu'elles avaient déjà un pied dans le noviciat. Maintenant, elle prend toutes ces histoires de résurrection des morts, de vie éternelle, de Créateur et de Saint-Esprit pour des sornettes.

Elle fut très agacée par les propos de l'évêque qui faisait comme si. Elle n'osa pas refuser sa main à un monsieur aussi important. Elle la trouva visqueuse. En revanche, elle le fixa dans les yeux pour lui signifier en silence, par l'éclat de son regard, qu'elle n'était plus croyante. À peine avait-elle vu le Txato dans le cercueil que sa foi en Dieu avait explosé comme une bulle. Une sensation presque physique.

Pourtant, elle va à la messe de temps en temps, sans doute la force de l'habitude. Elle s'assied sur un banc, au fond de l'église, regarde les dos et les nuques des fidèles, et se parle à elle-même. Il faut dire qu'il y a beaucoup de solitude à la maison. Elle n'est pas du genre à fréquenter les bars ou les cafétérias. Faire les magasins? Le minimum. Envolée, la coquetterie – une bulle de plus? – qui l'animait avant la disparition du Txato. Et parce que Nerea insiste, sinon elle porterait les mêmes vêtements jour après jour.

Au lieu d'aller dans les magasins, elle préfère s'asseoir dans l'église et pratiquer un athéisme silencieux. Elle s'est interdit le blasphème et le mépris des paroissiens réunis devant elle. Elle

regarde les statues et dit/pense : non. Parfois, elle le dit/pense en secouant légèrement la tête pour signifier sa désapprobation.

S'il y a une messe, elle reste plus longtemps. Alors, elle s'applique à nier intérieurement toutes les déclarations du prêtre. Prions. Non. Ceci est le corps du Christ. Non. Et sur ce mode de bout en bout. Parfois, terrassée par la fatigue, elle pique un petit roupillon avec toute la discrétion voulue.

Elle sortit de l'église des jésuites dans la rue Andía, sous un ciel presque noir. On était jeudi. La température était agréable. Dans le courant de l'après-midi, elle avait vu sur l'enseigne lumineuse d'une pharmacie qu'il faisait vingt degrés. Circulation, passants, pigeons. Elle repéra un visage connu. Sans hésiter, elle passa sur le trottoir d'en face. Le changement brusque de direction l'obligea à s'aventurer sur la place du Guipúzcoa. Elle la traversa en suivant l'allée qui longe le petit lac, et prit le temps de regarder les canards. Il y avait si longtemps qu'elle n'était pas venue. La dernière fois, si ses souvenirs étaient bons, Nerea était encore toute petite. Elle se rappela les cygnes noirs qu'on ne voit plus aujourd'hui. *Ding dong*. Le carillon de la Députation provinciale la sortit de ses pensées.

Huit heures. Heure tempérée, redoux d'octobre. Soudain lui revinrent à l'esprit les mots qu'avait prononcés Nerea le matin même. Changer le paillason. Et surtout ne pas renoncer à la joie. Bah, une bêtise qu'on dit aux personnes âgées pour leur remonter le moral. Bittori n'avait aucun mal à admettre que l'après-midi était magnifique. Pour sauter de joie, il lui aurait fallu une autre sorte de stimulation. Par exemple ? Ah, ça, aucune idée. Qu'on invente une machine à ressusciter les morts et qu'on me rende mon mari. Elle se demanda si au bout de tant d'années elle ne devrait pas envisager d'oublier. Oublier ? C'est quoi ?

Il flottait dans l'air une odeur d'algues et d'humidité marine. Pas une once de froid, pas de vent, ciel dégagé. Des raisons suffisantes, se dit-elle, pour rentrer à la maison à pied et économiser le bus. Dans la rue Urbietta, elle entendit son nom, distinctement, mais elle refusa de se retourner. Au contraire, elle accéléra, mais en pure perte. Des pas pressés la rattrapèrent.

— Bittori, Bittori.

Cette voix était trop proche pour que Bittori persiste à faire la sourde oreille.



— Tu as vu ça? Il paraît qu'ils laissent tomber, qu'ils vont arrêter les attentats.

Bittori ne put s'empêcher de se rappeler les jours où cette même voisine évitait de la croiser dans l'escalier, ou bien attendait au coin de la rue, trempée sous la pluie, le sac de courses à ses pieds, pour ne pas la rencontrer sous le porche.

Elle mentit :

— Oui, on vient de me l'annoncer.

— Quelle bonne nouvelle, hein! Enfin on va pouvoir être en paix. Il était temps.

— Ça, faut voir, faut voir.

— Je me réjouis surtout pour tous ceux qui comme toi ont passé de si mauvais moments. Qu'on arrête une fois pour toutes et qu'on vous laisse tranquilles!

— Qu'on arrête quoi?

— Qu'on arrête de faire souffrir les gens et qu'on défende ses intérêts sans tuer personne.

Et comme Bittori, silencieuse, ne manifestait pas l'intention de continuer la conversation, la voisine prit congé, comme poussée par une hâte subite.

— Je m'en vais, j'ai promis à mon fils des filets de rouget pour le dîner. Il adore ça. Si tu rentres chez toi, je t'accompagne.

— Non, on m'attend, pas loin d'ici.

De fait, pour se débarrasser de la voisine elle retraversa et passa un bon moment à errer sans but dans les environs. Parce que, bien sûr, si cette andouille m'entend arriver à la maison pendant qu'elle prépare les rougets pour son fils, un bel idiot doublé d'un crétin, elle va se dire : tiens, tiens, elle cherchait à m'éviter. Bittori. Quoi? Tu bascules dans la rancœur, pourtant je t'ai souvent dit que. C'est bon, fiche-moi la paix.

Plus tard, sur le chemin du retour, elle posa la main sur un tronc rugueux et se dit intérieurement : merci pour ton humanité. Elle l'appuya ensuite contre le mur d'un bâtiment et répéta la phrase. Et elle en fit autant, sans s'arrêter, sur une poubelle, un banc public, un poteau de feux de circulation et plusieurs éléments du mobilier urbain qu'elle croisa sur son chemin.

L'entrée, dans le noir. Elle fut tentée de prendre l'ascenseur. Attention. Le bruit pourrait me dénoncer. Elle décida de monter

les trois étages pieds nus. Elle eut encore le temps de murmurer un dernier merci, rampe d'escalier, pour ton humanité, et introduisit la clé dans la serrure le plus doucement possible. Qu'est-ce que Nerea reproche à ce paillason ? Moi, je ne comprends rien à cette enfant, d'ailleurs je crois que je ne l'ai jamais comprise.

Peu après, le téléphone sonna. Ikatza sommeillait sur le canapé, une boule de poils noirs ; sans changer de position, les yeux mi-clos, elle regarda sa patronne se diriger vers l'appareil. Bittori attendit la fin de la sonnerie, reconnut le numéro sur l'écran et le composa.

Xabier, très excité. *Ama, ama*. Il fallait qu'elle allume la télé.  
— On me l'a déjà dit.

Qui ? La voisine du dessus.

— Ah, je croyais que tu n'étais pas au courant.

Il lui envoya un baiser, elle pareil, ils ne dirent rien de plus et raccrochèrent. Elle pensa : je ne mets pas la télé. Mais la curiosité l'emporta, elle vit sur l'écran les trois cagoulés avec leur béret, assis à une table, esthétique Ku Klux Klan, nappe blanche, tentures patriotiques, micro, et elle pensa : la mère de celui qui parle reconnaîtra-t-elle sa voix ? Elle éprouvait une vive répugnance pour ces images qui en outre lui remuaient les tripes. Incapable de les supporter, elle éteignit le poste.

Pour elle, la journée était finie. Quelle heure était-il ? Pas loin de dix heures. Elle changea l'eau de la chatte et se coucha plus tôt que d'habitude, sans dîner, sans ouvrir le magazine posé sur le guéridon. Elle enfila sa chemise de nuit, s'immobilisa devant la photo du Txato, sur le mur de la chambre à coucher, et lui dit que :

— Demain, je monterai te raconter ça. Je ne crois pas que cela te réjouira ; mais, que veux-tu, c'est la nouvelle du jour et tu as le droit de la connaître.

Elle essaya dans le noir de forcer ses yeux à verser une larme. Rien. Secs. Et Nerea qui n'appelait pas. Elle ne s'était même pas donné la peine de lui dire s'ils étaient bien arrivés à Londres. Évidemment, elle doit être très occupée à sauver son couple.

## À POLLOE AVEC LE TXATO

Il y a déjà plusieurs années qu'elle ne monte plus à pied jusqu'à Polloe. Certes, elle pourrait, mais c'est fatigant. Non qu'elle répugne à se fatiguer, mais à quoi bon, voyons, à quoi bon ? En outre elle a, certains jours, des pincements bizarres au ventre. Du coup, Bittori prend le 9, qui la dépose à quelques pas de l'entrée du cimetière, et à la fin de sa visite elle repart à pied jusqu'à la ville. Il faut dire que descendre, c'est autre chose.

Dans le bus, il n'y avait que deux passagères, une dame et elle. Vendredi, calme, beau temps. Et elle lut au-dessus de l'arc de l'entrée : BIENTÔT ON DIRA DE VOUS CE QU'ON DIT SOUVENT DE NOUS : ILS SONT MORTS ! Les petites phrases funèbres ne m'impressionnent pas. Poussière sidérale (une expression qu'elle avait entendue à la télé), voilà ce que chacun est, qu'il respire ou qu'il bouffe les pissenlits par la racine. Mais elle avait beau détester cette inscription rébarbative, elle ne pouvait s'empêcher de la lire avant d'entrer dans le cimetière.

Ma fille, tu aurais pu laisser le manteau à la maison. Il était en trop. Elle l'avait mis uniquement pour être en noir. Elle avait porté le deuil la première année ; ses enfants avaient insisté pour qu'elle mène une vie normale. Une vie normale ? Ces naïfs n'ont aucune idée de ce qu'ils disent. Pour qu'on la laisse tranquille, elle a suivi le conseil. N'empêche qu'elle considère comme un manque de respect de marcher au milieu des morts en portant des couleurs. Alors voilà, elle avait ouvert l'armoire à la première heure ce matin-là, cherché un vêtement noir qui cache les tons bleus de sa robe, repéré le manteau, et elle l'avait enfilé en sachant pertinemment qu'elle aurait trop chaud.

Le Txato partage sa tombe avec ses grands-parents maternels et une tante, au bord d'une allée en pente douce, dans l'alignement de sépultures similaires. Sur la pierre tombale figurent le prénom et les noms du défunt, sa date de naissance et celle du jour où on l'a tué. Mais pas son surnom.

Dans les jours précédant l'inhumation, des membres de la famille, à Azpeitia, avaient conseillé à Bittori de s'abstenir de graver sur la pierre des allusions, emblèmes ou signes qui identifient le Txato comme une victime de l'ETA. De cette façon, elle s'épargnerait des problèmes.

Elle protesta :

— Dites donc, on l'a déjà tué une fois. Ils ne vont quand même pas recommencer.

Non que Bittori ait envisagé qu'on grave un commentaire sur le décès de son mari ; mais il suffit qu'on cherche à la dissuader de faire une chose pour qu'elle s'y accroche.

Xabier donna raison à la famille. Et ne furent inscrits que les noms et les dates. À Saragosse, Nerea au téléphone avait proposé, quel culot, de falsifier la seconde date. Étonnement. Comment cela ?

— Je me suis dit qu'on pourrait mettre sur la tombe une date antérieure ou postérieure à l'attentat.

Xabier haussa les épaules. Bittori dit pas question.

Quelques années plus tard, quand on peinturlura la tombe de Gregorio Ordóñez<sup>1</sup>, qui repose à une centaine de mètres de celle du Txato, Nerea, quelle idée, remit sur le tapis cette vieille affaire qu'en réalité tout le monde avait oubliée. Avec la photo du journal sous les yeux, à sa mère :

— Tu vois, il valait mieux protéger un peu l'*aita* ! Regarde à quoi nous avons échappé.

Alors, Bittori reposa bruyamment sa fourchette sur la table et déclara qu'elle s'en allait.

— Où vas-tu ?

— D'un coup, j'ai perdu l'appétit.

Elle quitta l'appartement de sa fille, sourcils froncés, le pas furieux, et Quique alluma une cigarette en levant les yeux au ciel.

1. Député du Parlement basque, affilié au PP (Partido Popular), assassiné par l'ETA en 1995.

La rangée de tombes s'étire en batterie le long du chemin. L'avantage, pour Bittori, c'est que la dalle est à deux empanns au-dessus du sol, et qu'elle peut s'y asseoir sans difficulté. Sauf s'il pleut, bien sûr. En tout cas, comme la pierre est plutôt froide (sans compter le lichen et les saletés inévitables des années), elle a toujours dans son sac un carré de plastique, découpé dans un emballage de supermarché, et un foulard, qui font office de coussin. Assise là-dessus, elle raconte au Txato ce qui lui vient à l'esprit. S'il y a des gens dans le voisinage, elle lui parle dans sa tête ; s'il n'y a personne, ce qui est le cas le plus fréquent, elle adopte le ton de la conversation.

— Ça y est, notre fille est à Londres. Enfin, je le suppose, parce qu'elle n'a pas eu la délicatesse de me passer un coup de fil. Elle t'a appelé ? En tout cas, pas moi. Comme la télé n'a signalé aucun accident d'avion, je considère qu'ils sont tous les deux à Londres et qu'ils doivent se bagarrer pour sauver leur couple.

La première année, Bittori posa quatre pots de fleurs sur la tombe. Elle en prenait soin régulièrement. Ils faisaient joli. Puis, pendant un certain temps, elle cessa de monter au cimetière. Les plantes séchèrent. Les suivantes tinrent jusqu'aux premières gelées. Elle acheta une grande jardinière. Xabier la monta dans une charrette. Ensemble, ils y plantèrent un buis. Un matin, elle le trouva renversé, la jardinière cassée, la terre en partie répandue. Depuis, il n'y a plus d'ornements sur la tombe du Txato.

— Je dis ce qui me passe par la tête et personne ne va m'en empêcher, toi moins que les autres. Tu crois que je plaisante ? Je ne suis plus comme lorsque tu étais en vie. Je suis devenue mauvaise. Enfin, pas vraiment. Plutôt froide, distante. Si tu ressuscitais, tu ne me reconnaîtrais pas. Et figure-toi que ta fille bien-aimée, ta préférée, y est pour beaucoup dans ce changement. Elle me met les nerfs en pelote. Comme quand elle était petite. Et avec ta bénédiction. Parce que tu as toujours pris sa défense. Tu me sapaïs toute autorité et elle n'a jamais appris à me respecter.

Il y avait un tas de sable, trois ou quatre sépultures plus haut, à côté de l'allée goudronnée. Et Bittori regarda un couple de moineaux qui venait de s'y poser. Les oiseaux s'y vautraient en battant des ailes.

— Ce que je voulais te dire aussi, c'est que la bande a décidé de ne plus tuer. On ne sait pas encore si l'annonce est sérieuse ou si c'est un truc pour gagner du temps et se réarmer. Qu'ils tuent ou pas, ça ne va pas te servir à grand-chose. Et à moi guère plus, tu sais. J'ai un très grand besoin de savoir. Je l'ai toujours eu. Et on ne va pas m'arrêter. Personne ne va m'arrêter. Pas même les enfants. Si tant est qu'ils l'apprennent. Parce que je ne vais rien leur dire. Tu es le seul à le savoir. Ne m'interromps pas. Le seul à savoir que je vais y retourner. Non, je ne me rendrai pas à la prison. Je ne sais même pas dans laquelle se trouve ce bandit. Mais eux, ils sont sûrement encore dans le village. Par ailleurs, je suis très curieuse de voir dans quel état est notre maison. Mais rassure-toi, Txato, mon Txato, Nerea est à l'étranger et Xabier, comme toujours, ne vit que pour son travail. Ils ne s'apercevront de rien.

Les moineaux avaient disparu.

— Je te jure que je n'exagère pas. J'ai vraiment besoin d'être enfin en accord avec moi-même, de pouvoir m'asseoir et dire : ouf, c'est fini. Qu'est-ce qui est fini ? Tu sais bien, Txato, j'ai aussi besoin de le découvrir. Et la réponse, s'il y en a une, ne peut être qu'au village. C'est pourquoi je vais y retourner, pas plus tard que cet après-midi.

Elle se leva. Plia soigneusement le foulard et le carré de plastique, et les rangea dans son sac.

— Bref, te voilà au courant. Et toi, tu ne bouges pas d'ici.